

## Mauricio Segura, Michel Langlois

Annabelle Moreau

Numéro 162, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82102ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, A. (2016). Compte rendu de [Mauricio Segura, Michel Langlois]. *Lettres québécoises*, (162), 24–25.

☆☆ ½

MAURICIO SEGURA

**Oscar**

Montréal, Boréal, 2016, 240 p., 22,95 \$.

## Mauvaise lecture à vue

Pendant plus d'un demi-siècle, Oscar Peterson a illuminé les scènes de jazz du monde entier, mais le roman consacré au pianiste légendaire par Mauricio Segura ne fait honneur ni à l'homme ni au musicien.



Il est peu d'artistes ou d'écrivains qui ont autant marqué leur quartier qu'Oscar Peterson. Certes, le Mile-End peut s'enorgueillir d'un Mordecai Richler et d'un Leonard Cohen, le Plateau Mont-Royal ne serait pas le même sans Michel Tremblay, le carré Saint-Louis aussi poétique sans Dany Laferrière, et Saint-Henri et Griffintown aussi mystérieux sans Gabrielle Roy et, plus récemment, Marie Hélène Poitras.

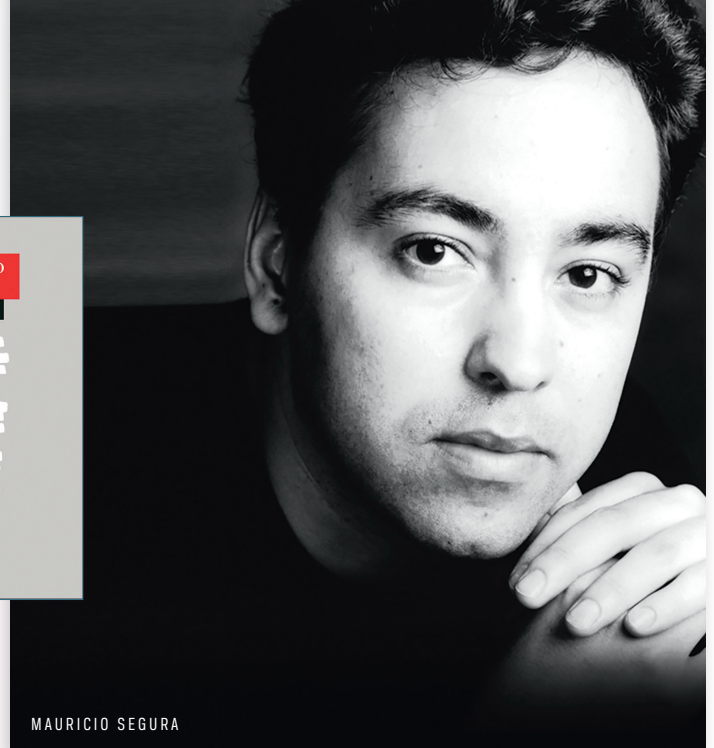
La Petite-Bourgogne, berceau d'un autre grand musicien de jazz, Oliver Jones — voisin de Peterson, de dix ans son cadet —, n'est pas peu fière d'avoir vu éclore des artistes de cette trempe sur son sol. En témoigne le parc Oscar-Peterson, non loin de la station de métro Georges-Vanier, renommée en 2009, deux ans après la disparition du pianiste, mais aussi le parc des Jazzmen, à quelques coins de rue de là.

C'est en effet dans la Petite-Bourgogne qu'O.P., comme l'appelait tout le monde, fit ses classes. Dans ses rues et ruelles, et plus tard dans ses bars, et ses salles de spectacle, mais aussi aux abords du canal Lachine, où l'homme aimait traîner et réfléchir, selon la légende. C'est d'ailleurs là, sur les rives bétonnées inséparables du passé ouvrier de la métropole québécoise que le romancier, qui avait su si bien mettre en scène un autre quartier montréalais — Côte-des-Neiges — dans son ouvrage *Côte-des-Nègres* (Boréal, 1998), plante le décor d'*Oscar* :

*Juste avant de rencontrer le diable en personne, ce matin fatidique au ciel cendré, Oscar se mirait dans les eaux huileuses du canal avec la ferme intention de mettre fin à ses jours. Ils étaient deux ou trois, qui de la fenêtre d'une usine, qui de la passerelle d'une écluse, qui du clocher de l'église jouxtant la demeure de ses parents, à reconnaître de loin sa silhouette imposante disparaissant derrière les nappes de brume dormante que, curieusement, ce jour-là aucun vent ne venait chasser. (p. 9)*

C'est à la construction d'un personnage toujours trituré entre le salut et le malin, l'anonymat et la célébrité, le bonheur et le malheur, autant qu'à la mise en scène en bonne et due forme d'une époque et d'un quartier que s'attaque Mauricio Segura, comme l'ouverture de son roman le laisse présager. À l'instar d'une biographie ou d'un roman historique classique, l'auteur choisit la méthode chronologique pour faire revivre dans la fiction son personnage, et nous raconter ainsi, de la naissance à la mort, le passage de Peterson sur terre.

On apprend d'entrée de jeu que c'est presque par hasard que Peterson toucha au piano, lui que le père destinait à la trompette. Le pianiste de la famille, c'était Brad, le frère aîné d'Oscar, fier de ses parents, Davina



MAURICIO SEGURA

et Josué, immigrants antillais. Son talent, sa dextérité intuitive au clavier, attirait chaque soir des jeunes dansant devant la demeure familiale. Mais Brad mourra bientôt de la peste blanche (la tuberculose). Oscar en sera aussi atteint, mais il survivra. Après plusieurs mois à l'hôpital, il reviendra miraculeusement à la maison, sain et sauf, et pianiste à part entière, car il a passé ses mois de convalescence à pratiquer des gammes sur un orgue trouvé dans la salle de jeux de l'hôpital.

« Pourquoi les touches de l'instrument lui apparaissent-elles alors sous un jour nouveau ? Pourquoi brillent-elles d'un éclat si invitant ? Comme il le racontera lui-même plus tard, il passera le reste de son existence à se poser ces questions, goûtant la troublante ironie d'avoir consacré sa vie entière à la musique en demeurant parfaitement aveugle à la nature profonde de sa vocation. (p. 46-47)

C'est à l'hôpital qu'il fera la connaissance de Marguerite, une jeune patiente et pianiste comme lui, transférée ensuite dans un autre pavillon — les parents de celle-ci voyant d'un mauvais œil sa fréquentation d'un Noir. Marguerite incarnera l'idéal pour Oscar, qui pensera à elle des années durant, avant de la recroiser bien plus tard et d'en faire son épouse. Il finira tout de même par la quitter, comme tant d'autres femmes qui partageront sa vie.

Si Segura a pris le parti de raconter la vie de Peterson, il ne s'aventure guère sur les chemins de la fiction. Certes, la promesse d'un réalisme magique émerge dans la première partie de l'ouvrage. Le jeune Oscar n'essaie-t-il pas de comprendre pourquoi la pluie et le tonnerre épargnent son quartier bien-aimé lorsque Brad est au piano ? Et les prophéties funestes de Davina, qui prédit notamment la mort d'un membre de la famille Peterson avant le décès de Brad ? La mère d'Oscar semble vivre à la frontière entre le monde des vivants et celui des morts. Mais les touches de réalisme magique insufflées par le romancier s'essouffent, jusqu'à disparaître complètement ou, du moins, à se transformer en clichés, alors que le pianiste prend de l'âge et que son histoire tombe à plat, sous le poids d'une accélération du rythme de la narration, au détriment de la logique du récit.

Davina est d'ailleurs l'un des seuls personnages attachants du roman, aux côtés du père d'Oscar. Les individus gravitant autour d'Oscar — Marguerite, son impresario (moitié bienfaiteur, moitié

ennemi juré), de grands musiciens comme Art Tatum, Miles Davis et Duke Ellington — ont peu de profondeur ou n'en ont pas du tout. Segura relate comment ce dernier donna à Oscar son surnom : « Décidément, tu es le maharadja du piano, mon vieux ! » (p. 176-177), lui dit-il après un concert.

Mais malgré de telles anecdotes sur la vie du musicien, Mauricio Segura ne réussit pas à véritablement incarner le musicien dans la fiction. La narration trop descriptive, le ton détaché et, par moments,

*Mais malgré de telles anecdotes sur la vie du musicien, Mauricio Segura ne réussit pas à véritablement incarner le musicien dans la fiction.*

carrément antipathique à l'égard d'Oscar et des autres, ainsi que la plate succession des éléments biographiques empêchent l'histoire de s'élever au niveau du mythe. Bien sûr, la vie d'Oscar fut passionnante — et par moments chaotique —, mais les phrases trop longues, les sauts brusques dans le temps, sans repères temporels suffisants, rendent la lecture de l'ouvrage rébarbative au-delà des cinquante premières pages. Un hommage pauvre à une si grande figure musicale montréalaise.

☆☆

MICHEL LANGLOIS

*Il était une fois à Montréal*

tome 1, *Notre union*

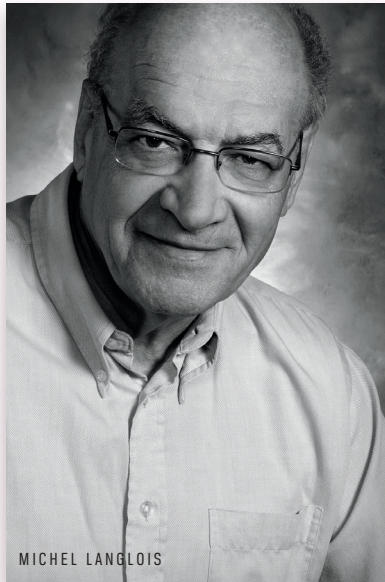
Montréal, Hurtubise, 2015, 428 p., 27,95 \$.

## Pâle Montréal

Après *La force de vivre*, *Ce pays de rêve* et *Les gardiens de la lumière*, l'écrivain Michel Langlois se penche, dans sa nouvelle série, sur la métropole au XIX<sup>e</sup> SIÈCLE et le destin d'un jeune couple.

Henriette Vachon grandit sous le joug d'une mère extrêmement dévote, « Je ne l'ai jamais vue autrement qu'avec un chapelet passé autour du poignet, comme un bracelet », dit-elle, et d'un père passeur, voguant sur les fleuves et les rivières du Québec et des États-Unis. Absent donc, pour la jeune fille. À la mort de la mère due à un virus banal, la jeune Henriette est confiée à sa grand-mère Constance, aussi croyante et zélée que sa fille, sinon plus.

Henriette sera donc cloîtrée, jusqu'à son entrée en religion, une autre prison, par sa grand-mère qui va jusqu'à lui installer un autel et un tabernacle à la maison afin « qu'on récite ensemble le chapelet, quand ce n'était pas le rosaire au grand complet ». Emportée malgré elle dans ce tourbillon religieux, Henriette verra son entrée chez les sœurs comme une façon d'échapper à Constance. Rapidement, elle doute de sa vocation, mais elle est incapable de quitter son couvent, jusqu'à ce qu'un certain curé Chiniqy vienne y officier, ce même



curé qui, par le passé, l'avait agressée sexuellement avant de l'accuser de vol. N'écoutant que son courage, elle quitte la congrégation, le cœur léger, sans le sou et sans plan, avec comme seul ressource l'adresse d'une cousine montréalaise.

Son arrivée dans la métropole lui sourit et Henriette trouve rapidement un emploi auprès de la mère Petite-Jean, qui vend des fruits et légumes au marché Bonsecours. C'est là qu'elle fera la rencontre de Valois Ducharme, marchand et antiquaire dans la boutique de son père. Les deux tourtereaux tomberont amoureux et c'est leur idylle, d'abord

courtoise, puis conjugale, qui constitue l'essentiel de ce premier volume de *Il était une fois Montréal*. Leurs voix se font entendre en alternance dans les chapitres du roman, permettant aux lecteurs de connaître le point de vue de l'un et de l'autre.

Malgré une prémisse invitante et des personnages bien définis, l'écriture de Langlois reste terne et l'histoire, peu palpitante. Même la description de lourde épreuve annoncée — l'incendie de leur appartement — s'avère banale. C'est que Langlois, habitué des succès et des sagas au long cours, n'a pas su, cette fois, rendre l'histoire plus grande que nature. Le passé ne semble qu'un prétexte pour raconter le destin du couple formé par Henriette et Valois, et ce n'est pas ce que l'on attend d'un roman historique et d'un romancier chevronné comme Michel Langlois.



*Consoler les morts,  
prendre soin des vivants*

214 pages • 19,95 \$

SODEC  
Québec

Canada

Conseil des Arts  
du Canada  
Canada Council  
for the Arts

FIDES  
groupefides.com

